

de Gaudin

L'auteur de « Saül »

Le théâtre du Vieux-Colombier donnera aujourd'hui la première représentation de *Saül*. Il ne m'appartient, certes, pas d'en parler ici ; aussi ne le ferai-je que dans les moments où je serai obligé de montrer les liens de cette pièce avec les autres ouvrages d'André Gide. — Si j'abandonne Saül à son page, — ce n'est pas Dieu que je veux dire, bien que la tragédie de Gide terminée, et tant elle est haute et puissante, on soit forcé de penser à la comparaison du grand roi devant le trône de son maître, — j'abandonne Saül, dis-je, c'est pour revenir sur son auteur.

L'œuvre d'André Gide a en effet quelque chose d'éclatant et de secret ; de toutes les contemporaines, c'est une de celles que l'étranger admire le plus, une des moins répandues en France. Elle est célèbre, mais comme une montagne renommée, dont tout le monde ne fait pas l'ascension ; comme une montagne, on l'aborde par des chemins bien différents ; si le sommet est toujours le même, les versants et les pentes sont différents. Essayons d'en dire quelques mots, de définir la personnalité profonde qui se reflète à travers ces personnalités diverses qui ne paraissent dissemblables qu'à quiconque n'est pas familier avec l'œuvre de Gide. André Gide n'est pas Protée, ce n'est pas son être véritable qu'il déguise et transforme de mille façons ; mais pour traduire cet être véritable, pour l'exprimer avec intelligence, avec ampleur, — avec coquetterie aussi, — il se sert de vêtements variés. Lyrique, moraliste, comique, psychologue, il veut d'abord nous étonner, puis nous séduire, puis nous fuir. Attention ! Nous ne nous laisserons pas distancer ! « Ma valeur est dans ma complication », dit Saül. Essayons de débrouiller l'écheveau.

La plus connue des figures d'André Gide est celle du moraliste : moraliste élevé dans la Bible (n'oublions pas qu'il est protestant), dominé par des problèmes de psychologie presque religieuse. C'est l'auteur des *Cahiers d'André Walter*, de *La Porte Étroite*, de *La Symphonie Pastorale*, de tels essais parus ici et là. Je me souviens encore d'une phrase de lui, écrite au milieu de notes, il y a vingt-cinq ans environ, et que je ne vois pas qu'il ait republiée depuis : « Ce qu'il faut, y disait-il, c'est donner la peur de l'Autre, — inquiéter. » Cet Autre, il lui a donné depuis des noms bien différents ; la phrase demeure vraie et éclaire toute son œuvre.

Dans cette partie de son évolution, dont nous parlons en ce moment, cet Autre s'appelle Dieu. Vers Dieu, tend toute la vie intérieure d'André Walter : à Dieu, se sacrifie Alissa, dans *La Porte Étroite*. — et à quelque chose aussi que nous dirons tantôt ; pour Dieu se déroule toute l'existence du pasteur dans

La Symphonie Pastorale, même quand il y fait entrer un élément humain, dont il ne voit pas les graves conséquences. Tous ces êtres sont mystiques ; la présence divine leur est indispensable ; ils souffrent de la pauvreté de la créature comparée au créateur : ils entrent dans la métaphysique comme dans un jardin ruisselant de palmes et d'eaux : toute vérité, toute sensualité même ne se peuvent trouver qu'auprès du Père. Alissa a beau mortifier son cœur, faire macérer son intelligence dans la plus médiocre des pénitences, elle n'en a pas moins les éléments d'une vraie mystique. Et si elle se sacrifie à sa sœur, si elle sacrifie l'homme qu'elle aime, c'est qu'au fond elle finit par préférer le sacrifice à Jérôme. Admirable coup d'œil jeté sur tous les sacrifices, coup de sonde déjà donné aussi profondément une fois par Mme de La Fayette dans *La Princesse de Clèves* !

Mais ce moraliste est sorti de sa cellule ; il a découvert la vie, le monde extérieur, la nature ; il les a vus comme les ont vus Cézanne ou Gauguin, comme qui, avant cette découverte, ne soupçonnait pas leur existence. Heure pathétique, minute de joie aussi émouvante qu'une tragédie ! Elle forme le sujet des *Nourritures Terrestres* par certains côtés, celui de *Saül* par d'autres, celui d'*Amyntas*, et surtout *L'Immoraliste*. Ah jusqu'où n'ira-t-il pas, l'Immoraliste, dans son amour de la vie, dans sa passion de la découverte ! Mais si sa femme le gêne dans son action forcée ? Eh bien, tant pis ! Qu'elle meure ! La tuera-t-il ? Non pas, il la laissera mourir ! Mais Saül, lui, tuera la sienne !

Le héros de Gide tantôt trouvait dans la métaphysique une sorte de volupté irrésistible ; mais voici qu'en Algérie, dans les jardins, dans l'amour, dans la nature, ce qu'il cherche, c'est une sorte d'effusion mystique, un renoncement absolu, une certaine austérité. Les données du problème sont ainsi singulièrement renversées. « Ce que l'on entreprend au-dessus de ses forces, Néoptolème, dit Philoctète, c'est ce qu'on appelle vertu. » Et voilà encore un des mots qui éclairaient Gide tout entier. Cette tension, cet effort surhumain, c'est ce que ses personnages cherchent par-dessus tout. Emmanuel Signoret disait déjà, dès les premiers livres de Gide, qu'ils avaient quelque chose d'inhumain. Et il n'en a presque rien connu ! Il y a quelque chose d'inhumain, en effet, dans *La Porte Étroite* et dans *Saül*, dans *Les Caves du Vatican* et dans *L'Immoraliste*, dans *Le Retour de l'Enfant prodigue* et dans *Le Roi Candaulé*.

On a tenté de faire de Gide un pervers, un démoniaque. Quelle erreur ! Il n'y a rien de baudelairien en lui. Toute son œuvre nous pousse à l'inquiétude, jamais au vice. C'est ce qu'il faut d'abord comprendre. Exiger de soi le plus difficile ; voilà ce qu'il nous demande. (Il faudrait dire aussi que cette idée domine ses soucis de romancier.) Mais cela entraîne, en effet, fatalement, une sorte d'inhumanité. Saül, le damné, et Alissa, la sainte, se ressemblent ; quelle que soit la chose qu'ils désirent, cet épouvantable, ce magnifique effort pour l'atteindre constituera leur vie profonde, leur plus secrète adhésion, leur rêve et leur nécessité — leur vertu, en un mot, comme dit Gide, prenant ce terme dans son sens véritable, dans son sens latin de *courage*.

Il aurait fallu montrer aussi l'autre côté de la question, et comment Gide, dans les œuvres qu'il appelle *sottes*, a constitué une sorte de critique fine, pé-

nétante, subtile, nuancée, comique et d'abord de ses idées, de ses soucis ; et de quelle manière il présente, de façon railleuse et plaisante, des thèmes qu'il développe ailleurs lyriquement ou tragiquement.

Et je n'ai pas dit non plus à quel point André Gide est un grand écrivain et un admirable styliste ; mais cela, on le sait. J'ai insisté sur l'unité profonde de son œuvre parce que c'est, il me semble, le point qui échappe le plus à ses lecteurs. En écoutant *Saül*, ces jours-ci, en entendant les accents passionnés de cette belle tragédie, dans laquelle André Gide a développé logiquement une situation qui se trouve tout entière dans la Bible, on sera frappé une fois de plus de l'extraordinaire talent de ce bel artiste ; mais il ne faut pas oublier quelques liens moraux et secrets le châtiment du roi Saül touche à la délivrance mystique de l'héroïne de *La Porte Étroite*.

Edmond Jaloux